

## *Deux événements, un avènement*

*Deux événements, et non pas un seul, furent nécessaires pour que s'organise lentement une nouvelle ère qui rompait avec l'Antiquité. Deux événements qui devaient être absolument hétérogènes l'un à l'autre furent donc à l'origine d'un avènement. Pour en parler avec une certaine aisance il faudra passer par la topologie lacanienne. Or elle n'est pas obligatoire. Elle propose, si l'on veut, des modèles mais seulement dans le sens du « bout de savoir sur l'amour », là où Lacan travaillait dans la solitude d'une impérieuse nécessité, celle qui interdit de se taire. Si tout cela est transmissible et s'universalise, le consensus n'est pas pour autant prioritaire.*

Dans les années soixante, bien des jeunes gens avaient saisi l'importance du marxisme. Souvent ils se présentaient comme les élèves de Louis Althusser, attirés par sa lecture rigoureuse et innovante du *Capital*. Ce dernier resta membre du Parti Communiste et certains de ses élèves en firent autant. Mais un bon nombre d'entre eux quittèrent le Parti et devinrent, peu à peu, ce qu'on allait appeler les *maoïstes*, tout en restant des élèves attentifs d'Althusser.

### *La vérité toute puissante ?*

Cette mouvance comprenait bien qu'il convenait d'établir en quoi la vérité pouvait prétendre à l'efficacité. On parla d'une génération du concept. Elle arrivait brutalement et s'éloignait de la tendance existentialiste qui, dans les années 50, posait les questions autrement : « Que peut la littérature ? » par exemple.

C'est dans ce climat qu'il faut apprécier la mise en avant de l'audacieuse phrase de Lénine qui disait explicitement : « La théorie de Karl Marx est toute puissante parce qu'elle est vraie ». A l'époque elle était très connue et résonnait comme un mot d'ordre. Surtout elle résumait bien une méthode de travail que l'on appela trop vite le structuralisme.

Ce contexte n'a pas échappé à Lacan. Sur ce point il est explicite :

*Que Lénine ait écrit : « La théorie de Marx est toute puissante parce qu'elle est vraie », il laisse vide l'énormité de la question qu'ouvre sa parole : pourquoi, à supposer muette la vérité du matérialisme sous ses deux faces qui n'en sont qu'une : dialectique et histoire, pourquoi d'en faire la théorie accroîtrait-il sa puissance ? Répondre par la conscience prolétarienne et par l'action du politique marxiste, ne nous paraît pas suffisant.<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> - J. Lacan. « La science et la vérité ». Seuil 1966. Page 869.

La réponse n'est pas cinglante mais radicale. Si la vérité n'est pas sans effets, elle n'est pas pour autant efficace comme pourrait l'être une cause efficiente. Lacan a beaucoup insisté sur la vérité comme cause, en invitant ses élèves à cette discipline jusqu'à une certaine aisance. Sa référence à Aristote est explicite.

### ***Les quatre causes***

Les quatre causes chez Aristote sont très parlantes, si du moins on reste sur le versant pédagogique. On peut imaginer une statue. Elle représente le corps de Venus, une jeune fille nue. Elle est l'image de cette déesse, sa représentation, sa forme et, en ce sens on peut parler d'une *cause formelle*. Mais il faut bien un sculpteur qui met tout son talent à façonner cette image en travaillant le marbre. Lui, de toute évidence, il représente pour nous la *cause efficiente*. Mais cette statue n'a pas été commandée sans un but précis. En fait elle est destinée à orner le temple de Venus. En ce sens cette détermination est tout aussi importante que les autres causes, puisque sans cette *cause finale* rien ne se serait produit. Reste la matière, le bloc de marbre, muet et immobile. Rien ne nous autorise pourtant à le sous-estimer car on ne fait pas ce que l'on veut avec du marbre. Il faut le connaître et tenir comptes de ses fragilités malgré son apparente fermeté. Il reste silencieux mais n'en est pas moins agissant. Cette *cause matérielle* nous oblige à parler d'elle.

Dans *La science et la vérité* lacan eut le souci de ranger un certain nombre de pratiques au regard de cette division des causes. Il convient de préciser cependant que cette classification ne fut que très rarement reprise par ses élèves et que lui-même n'y revint jamais explicitement.

Pour la science, le caractère formel de ses calculs et de ses écritures permettait à ce premier vecteur de tenir la vérité comme *une cause formelle*. La vérité considérée comme *cause efficiente* convenait particulièrement bien à la magie, cette pratique qui vise par son savoir-faire une efficacité immédiate. Quant aux vérités de la religion, il semblait aller de soi qu'elles se rangeaient dans le sillage de la *cause finale*. L'idée d'un accomplissement final de la Révélation, l'incertitude au regard d'un ailleurs ou d'un au-delà de la vie que nous connaissons, laissait supposer que tout cet ensemble ne pouvait résonner que dans la visée d'une fin.

Or c'est à la psychanalyse que Lacan réservait l'incidence de la vérité comme *cause matérielle*. C'est très important de se laisser imprégner de cette considération, même si elle ne fut pas un thème particulièrement travaillé par la communauté lacanienne. Il faut dire qu'il ne suffit pas de dire la vérité sur un divan. On rencontre des patients qui passeraient leur vie à examiner la pertinence de leur propos sans que la cure leur soi d'un quelconque secours. Il faut qu'il s'y passe quelque chose, une rencontre avec le réel, foncièrement altérante, mais qui permet de s'éloigner de l'aliénation qui fait tant souffrir. Et de passer à autre chose ...

En ce sens la vérité, qu'elle soit dite explicitement ou implicitement, éclaire sans doute, mais agit surtout comme un terreau, une matière agissante. En fin de compte elle reste muette au regard de la causalité qu'elle alimente ! Même maîtrisée, elle agit à notre insu.

Lorsque Lacan cite Lénine il insiste donc sur le fait qu'au regard du matérialisme on ne doit pas espérer un bouleversement dans les événements du désordre humain car l'incidence de la vérité y est d'une tout autre nature, et ce grâce à la théorie de Karl Marx.

### ***Préparation d'une méthode***

Tout ceci va nous guider dans ce que nous avons travaillé du judaïsme et du christianisme. Malgré nos efforts, une lecture distraite pouvait tomber dans le piège d'une réhabilitation du judaïsme, un souci de traiter les deux religions d'égale à égale. Ce n'est déjà pas si mal mais ce n'est pas ce que nous cherchons !

A aucun moment nous n'avons trébuché sur de la *psychanalyse appliquée*, comme si une description - fût-elle respectueuse - permettait à notre discipline un quelconque éclairage. Nous avons en fait deux soucis qui n'en font qu'un. Montrer d'abord qu'une vérité agissante dans l'Histoire peut demeurer invisible et inaudible comme peut l'être le marbre de notre statue. En second lieu notre secret espoir est de vérifier que la pratique de la théologie peut éviter de méditer sur le règne des fins en venant se réfugier - de plein droit - dans le champ de la psychanalyse.

Or, si Lacan avait opéré la classification de quatre pratiques c'était pour spécifier l'incidence de la vérité comme cause dans le registre de la psychanalyse et surtout la préserver des trois autres avec lesquelles elle entretient pourtant des relations de voisinage préoccupantes.

Les praticiens peuvent très bien ressentir à leur insu un besoin d'efficacité palpable comme on le trouve dans le champ de la magie. Leur rapport à la parole s'en trouve étriqué s'ils espèrent et surtout font en sorte que leurs interventions soient brillantes et impressionnent le patient qui ne demande que ça. Mais le destin de ce dernier, celui qu'il aurait pu inventer lui-même plus laborieusement s'estompe et altère le *savoir un bout sur l'amour* alimentant une joie inaltérable.

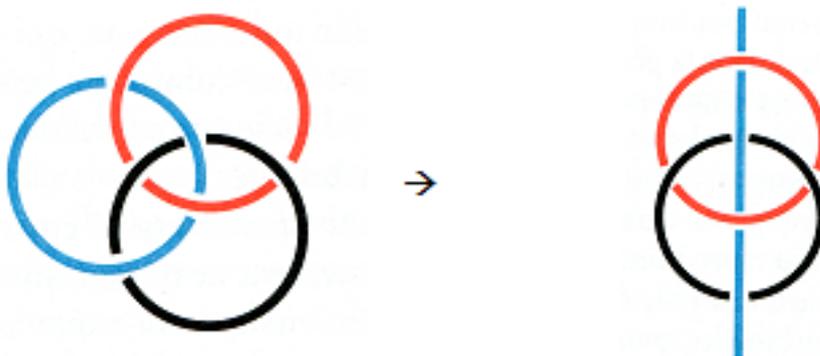
Par ailleurs on comprend bien la fascination que peut exercer la science. Il s'agit ici de la science physique, celle qui explose dans les calculs galiléens et qui propose son modèle à toutes les autres disciplines. Dans la conscience commune seule la science fait autorité, et le psychanalyste qui est invité à *s'autoriser de lui-même* ne cesse plus d'interroger ses états d'âme et ses états de service pour se prouver qu'à un certain moment il s'est autorisé à devenir psychanalyste. Mais cette confusion entre s'autoriser et se permettre (souvent en son âme et conscience !) réduit considérablement la question de l'autorité. Dans cette problématique qui occupe la plus grande partie des communautés lacaniennes, tout un pan de la question reste en jachère. Je peux et je dois demander à ceux qui peuvent l'entendre si ce que j'avance dans le monde et dans ma pratique fait autorité dans la modernité, sur un autre mode que celui qu'impose la science telle qu'on la conçoit aujourd'hui. La psychanalyse est-elle un discours qui se dresse contre la science ? Ou bien est-elle plus secrètement un épanouissement de la scientificité dont on n'a pas encore mesuré l'ampleur ?

En ce qui concerne une connivence excessive avec la religion, la situation est tout aussi délicate. Non seulement on y parle du père à toutes les pages, mais le dogmatisme du tout venant, celui qui s'accommode si bien avec la *puissance ecclésiastique*, tout cela laisse flotter un air de ressemblance malgré les prétentions au contraire des psychanalystes. Ceci dit, le risque de maintenir une frontière poreuse entre la psychanalyse et la religion est certainement plus complexe. C'est celui de laisser s'infiltrer avec des airs de laïcité la tentation d'une finalité qui se traduirait aussitôt par une anthropologie *inspirée par* la psychanalyse. Si l'on est adroit il est tout à fait possible de laisser entendre, sans jamais le dire explicitement, que le but d'une vie épanouie peut être brossé à grands traits, que la masculinité et la féminité ont en elles la compétence de suivre un guide fragile mais fondé. Quant au *désir*, la tentation est grande de lui prêter un contenu alléchant et suffisant pour aménager une dignité à portée de la main.

On est en droit de penser que si la psychanalyse reste attentive à cette mise en garde contre cette promiscuité des trois autres pratiques, elle dégage une aura insoupçonnée : ni science, ni magie, ni religion ! Mais alors quoi ? La réponse doit être simple et maladroitement naïve. C'est toujours ce *savoir un bout sur l'amour*, ce fil si ténu et pourtant si exigeant qui empêche celui sur qui c'est tombé de se taire, même s'il pressent qu'il vit intellectuellement au dessus de ses moyens.

### **Topologie**

Or nous allons devoir faire ici appel à la topologie lacanienne. Ce n'est pas de gaité de coeur car nous n'en avons qu'une pratique très limitée. Nous nous en tiendrons à l'objet topologique le plus connu : le noeud boroméen.



Impérativement il faut répéter que la modestie qui s'étale dans ces lignes, pour être saugrenue<sup>2</sup> dans ce genre de travail, est pourtant indispensable, car il faudra montrer une vision de l'Histoire certainement inusitée. Elle se tiendra si seulement nous utilisons cet objet topologique. Il ne s'agira pas d'une représentation personnelle plus ou moins intéressante, presque fragile, et sera transmissible sans approximation. Mais le fait qu'elle soit entièrement redevable à la topologie lacanienne laisse entendre que les développements qui vont suivre ne

<sup>2</sup> - A plusieurs reprises Freud témoigna de ce genre de précautions. Dire que dans notre belle jeunesse je trouvais cela inutile, alourdissant le texte !

trouveraient aucune place dans une disputatio entre spécialistes. Tout ce qui s'est dit sur les temps apostoliques - en oubliant déjà le judaïsme - n'est pas remis en cause.

Notre avance méthodologique n'est donc pas négligeable. Dans un premier temps nous pensions que la psychanalyse était un lieu d'accueil pour une pratique de la théologie. Un peu à la fois nous assisterons à un léger déplacement : non seulement elle peut mais elle doit pratiquer une recherche des mystères dans le climat amplificateur de la laïcité.

Progressivement nous vérifierons le bien-fondé notre image de l'océan en pleine tempête. Nous ne ferons que très rarement allusion aux drames qu'a traversés l'humanité. Le référence à des mouvements de fond, insensibles mais travaillant les abysses marins des mers prendra corps. C'est dans cette perspective qu'il sera possible d'utiliser la vérité comme *cause matérielle* dans le champ de la psychanalyse, sans être tenté d'y introduire une méditation déguisée sur le règne des fins.

Mais l'usage de la topologie dans les différentes communautés lacaniennes présente souvent un caractère flou. Déjà du vivant de Lacan l'objet topologique et le noeud boroméen en particulier était présenté comme une *écriture*. On pouvait lire ce noeud en ouvrant le grand livre du monde et dialoguer avec lui, lui poser des questions, y trouver des réponses et les commenter. Lacan le fit explicitement, si bien que l'habitude fut prise de faire de la topologie pour faire avancer la théorie. A la limite le versant rhétorique pouvait être négligé. Il est impossible de dénigrer cette méthode, compte tenu de ses résultats. Cependant on peut se préoccuper d'une ambiance difficile à cerner où, sans trop s'en inquiéter, certains donnent l'impression de lire dans le marc de café. D'autant qu'un vocabulaire quasi ontologique peut s'insinuer dans ce genre de littérature. Même si ces attitudes n'étaient que superficielles, elles semblent oublier que ce n'est qu'un outil.

On peut lire effectivement le noeud boroméen comme une écriture. Les dessus / dessous ne sont pas sans conséquences. Mais qu'est-ce qu'une image ? Comment devient-elle écriture ? Dans ces conditions il convient d'entendre les affirmations de Lacan comme des invitations à creuser ce type de question.<sup>3</sup>

A bien des égards il conviendrait d'exprimer une seule exigence : que le traitement d'un objet topologique *favorise* une avancée logique<sup>4</sup>, qu'on le débarrasse le plus possible de cette conception dégradée de l'illustration.

L'usage de cet objet se présente comme le moment d'une impérieuse nécessité. Sans l'usage du noeud boroméen, jamais nous ne pourrions placer le christianisme et le judaïsme sur un plan d'égalité pour construire la nouvelle ère.

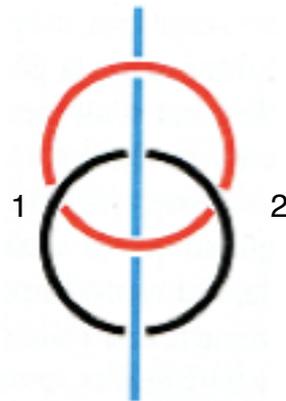
Pour se faire nous utiliserons la figue du noeud où deux ronds sont traversés par ce qui semble

---

<sup>3</sup> - Ce genre de développement ne trouverait pas sa place ici. Disons seulement qu'il convient d'étudier le *schématisme transcendantal* dans la *Critique de la raison pure* de Kant. Les études de Philonenko sont éclairantes : le schème qui se présente comme une image est un monogramme ( le terme est de Kant ).

<sup>4</sup> - On peut citer René Lew. Il doit y en avoir d'autres ...

être une droite. En fait, c'est un immense rond dont les extrémités se rejoignent à l'infini.



### ***Que s'est-il passé ?***

Décrivons d'abord notre objet. Sur un plan projectif, un tableau par exemple, le rond du dessous représente l'Antiquité en général, mais plus particulièrement cette Antiquité biblique que nous ne cessons d'interroger et d'étudier. Mais certainement pas l'Ancien Testament ! Elle nous est devenue lointaine aussi bien aux juifs qu'aux chrétiens. Les uns comme les autres comprirent que ce ne serait plus jamais comme avant, et qu'ils avaient à organiser quelque chose.

Ajoutons que si un rond vient au dessus d'un autre il lui faut deux points de superposition. Un seul ne suffirait pas. Ces deux points ne présentent aucun privilège l'un par rapport à l'autre. En ce sens il n'y a avènement de la nouvelle ère que si deux évènements se produisent conjointement. Ils se ressemblent mais sont absolument hétérogènes.

### ***Christianisme***

Or, très curieusement l'évènement du christianisme est une affaire de mort et de résurrection : « Nous proclamons ta mort et célébrons ta résurrection ». Dès sa naissance la mort est affirmée dans le contexte d'un credo et fait partie intégrante de l'acte de Foi, alors que sur la planète le plus grand nombre n'y voit qu'un moment de passage. *Si le grain ne meurt*<sup>5</sup> signifie explicitement que tout doit mourir, qu'il ne s'agit pas d'une âme sortant du corps. Si Jésus est ressuscité ce n'est pas avec son cadavre, mais avec son corps, ce qui avait pris corps dans sa parole unique. Pour tout dire, si on retrouvait un tombeau sans équivoque contenant les os d'un crucifié, la nouvelle pourrait ébranler bien des consciences, mais ne toucherait pas un théologien. L'affirmation de la mort est aussi appuyée que la résurrection.

---

<sup>5</sup> - Jn 12,20-33

On peut penser que ce point, particulièrement difficile à expliquer et à maintenir, exigea la constitution de tout un appareil catéchétique faisant écho à une théologie naissante, laquelle fut d'emblée à l'ouvrage pour aider les premiers croyants à distinguer ce qu'il fallait dire, ne pas dire et ne pas omettre.

Bien des communautés naissantes devaient être tentées par le merveilleux. Les évangiles apocryphes racontent de nombreux miracles inutiles dans le contexte de la petite enfance, par exemple. Il est probable que beaucoup pensaient déjà que Dieu le Fils étaient entré dans un corps d'homme pour parler aux hommes, et qu'ainsi tout lui était possible. Pendant des siècles, et encore aujourd'hui, on imagine trop vite un homme parfait qui ne fut jamais tenté, et montrant une maîtrise de soi tout empreinte d'une douceur constante. Et pourtant chasser les marchands du temple ne relevait pas d'une colère subite, d'une sainte colère comme on dit. Il faut bien préparer son coup, avec une bonne bande.

Restons en là, c'est très suffisant pour décrire le fleuve bouillonnant des contresens. Mais il est indispensable de saisir que l'organisation des communautés devaient prendre la forme d'une Eglise vigilante. Les évangélistes sont très attentifs à produire une théologie ecclésiale promise par Jésus lui-même « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église »<sup>6</sup>. Se constitue donc, sans que nous puissions encore parler de la surveillance sourcilleuse que mit en place la *puissance ecclésiale*, un corpus doctrinal où c'est la tendance apostolique qui va l'emporter. Il y a donc des évêques qui ont reçu le sacerdoce complet et des diacres qui vont s'appliquer à préserver la complexité du message.

Mais nous restons quand même sur le versant d'un événement qui fait peur, et qui de près ou de loin n'oublie pas ce que ressentirent *les femmes au tombeau*. Jusqu'à nos jours la vocation est brutale et inspire des hommes et des femmes qui ne peuvent pas se taire. Nous savons ce que furent les conversions forcées et les missionnaires qui, non sans naïveté, se retrouvèrent trop souvent du côté du manche colonial. Il reste qu'en principe l'évangélisation qui s'adresse à tous les hommes développe un universalisme. Cela prit du temps puisque le baptême des barbares fut tardif, mais en son fondement l'Eglise est catholique, du moins quand ce terme désigne son universalité.

Mort, Résurrection, Eglise, Sacerdoce, universalisme, autant de termes indispensable pour broser une figure présentable du christianisme naissant.

## ***Judaïsme***

Or à la même époque, à soixante-dix ans près, survint un événement catastrophique pour le judaïsme tel qu'il se déployait dans l'Antiquité : la deuxième destruction du Temple de Jérusalem. Les romains firent preuve de tout leur génie guerrier pour faire table rase de cette culture. A bien des égards on peut dire que tout disparut. Cette religion, comme porteuse de la Révélation, et ce mode vie et de prière censé alimenter les respect d'une loi méditée depuis des siècles aurait très bien pu ne jamais renaître. Ce fut un événement unique, le seul qui

---

<sup>6</sup> - Mt 16, 18

aurait pu signer la mort du peuple élu. Même les camps nazis, lesquels représentent la plus grande épreuve depuis Moïse était un programme voué à l'échec.

Ce fut une poignée de pharisiens qui reprirent le flambeau, encore que cette expression soit réductrice. Il firent renaître ce qui était mort. Si l'on comprend progressivement que les deux événements sont étrangers l'un à l'autre, c'est le mot résurrection qui vient à l'esprit. Ce nouveau judaïsme est celui que nous connaissons aujourd'hui. Il est d'abord synagogal et se constitue en communautés. Il est rabbinique, au sens où des rabbins sont nommés pour veiller sur ces communautés. On doit leur supposer une certaine sagesse mais ce ne sont plus des maîtres qui surgissent ici et là, que l'on respecte et consulte comme dans l'Antiquité. Elle est enfin diasporique, prémisse d'un universalisme qui ne demandait qu'à se formaliser.

Nous sommes maintenant suffisamment avancés pour ne pas nous étonner des similitudes manifestes. La destruction et la renaissance ne sont pas la mort et la résurrection. Les synagogues ne nous permettent pas de les comparer à des paroisses, les rabbins ne sont pas des prêtres, et l'universalisme juif prendra d'autres voies que celui du christianisme. Chaque point de similitude est l'occasion non pas d'une rupture mais d'un éloignement allant croissant.

Dans la mesure où « Tout est accompli »<sup>7</sup> l'attente du messie prend une autre dimension dans le christianisme, dans un contexte liturgique. Le judaïsme garde ce vecteur mais c'est l'occasion d'une intériorisation spirituelle qui ne retrouve plus l'ambiance fiévreuse du temps de Jésus.

### ***Les fruits de l'éloignement***

Comment parler de l'histoire du peuple juif sans citer les tourments qu'il eut à subir ? N'est-ce pas les minimiser ? L'image d'un océan en furie pour parler des catastrophes humaines dégage maintenant une mauvaise impression de superficialité. Comme toute image elle présente donc des limites.

Notre progression est particulièrement laborieuse dans la mesure où à chaque avancée il est manifeste que nous aurions pu y faire travailler une trame hégélienne. Les différents protagonistes, à leur insu, auraient été dépassés par les ruses de la Raison pour construire un contexte historique irréversible. Ceci dit, dans la notion de Raison se dégage une finalité agissante qui, d'un certain point de vue, ressemble à une intention.

Or c'est tout le contraire que nous cherchons, un amour qui, sans être aveugle, n'est pas embarrassé par des préoccupations anthropomorphiques. Il guide certainement, cependant ce sont les hommes qui inventent les réponses qu'il leur souffle. On peut bien parler d'un plan divin mais seulement parce que ses créatures cherchent un Eternel qu'ils ne peuvent pas voir - ils en mourraient - mais qu'ils peuvent explorer. *Le pas de savoir* que certains gardent comme un bien très précieux est à l'image de ce Dieu foncièrement ignorant des limites de son amour. Ce Dieu étonnant parce que foncièrement étonné par lui-même est la seule source de surprise,

---

<sup>7</sup> - Jn 19, 30

comme le serait une lumière, toujours identique, et pourtant toujours imprévisible. A bien des égards on peut parler de Lui sous l'incidence d'une cause matérielle, sans s'encombrer d'une cause finale qui le ferait replonger dans les limites d'un dieu ressemblant aux hommes.

Dans son enseignement Lacan restera laïque pour illustrer ce que nous explorons sous le registre de l'étonnement : il prend l'exemple d'Achille. Manifestement ce dernier est l'aimé de Patrocle son amant, plus mûre, plus accompli. Le jour où Hector tue Patrocle, il va de soi qu'Achille veut le venger. A ceci près qu'il pourrait quitter le siège de Troie et retourner sur ses terres et y finir ses jours, d'autant qu'un oracle dit que même s'il tue Hector, il en mourra. Or on devine le choix qu'il fait : il tue Hector en un combat singulier et meurt peu après.

Mourir à la place de quelqu'un est déjà un geste qu'il faut saluer. *A la place de* nous fait penser à une métaphore, mais mourir *à la suite de* l'autre pour l'y rejoindre présente une dimension plus achevée, plus métonymique. Ici la métonymie du désir est réalisée dans la plénitude qui convient. Et là dit Lacan : « Les dieux, les bras leur en tombent ». <sup>8</sup>

Si Jésus meurt pour nous, il ne meurt pas à notre place ! Il rend possible que nous le suivions jusque dans cette capacité à étonner Dieu, c'est à dire être des enfants de Dieu. Il est capital de ne jamais sombrer dans une sorte de familialisme métaphysique, sous prétexte d'un vocabulaire qui semble facile à comprendre.

On ne trouve aucune trace de tout cela dans le judaïsme car l'éloignement s'accroît. En revanche l'étude est foncière. Etudier *la Loi et les prophètes* n'est pas dicté par l'obligation de bien connaître sa religion, c'est beaucoup plus que cela. C'est une plongée décisive dans une réalité tangible, palpable, presque tactile. On entre en écriture comme ailleurs on entre en religion. Ce n'est pas un monde mais un royaume. A la différence de ceux qui ne peuvent pas se taire, les juifs ne peuvent pas cesser de commenter. Les textes de références sont continuellement étonnés comme une personne physique de contenir ces interprétations indénombrables, lesquelles savent qu'elles en engendreront d'autres. Oui, l'écriture est bien un royaume dont on ne peut plus sortir puisqu'après y être entré on pressant qu'il n'a pas de frontières.

On connaît l'ordre des raisons implacable qui effaça le judaïsme de la mémoire occidentale. Ils vécurent dans l'ombre d'un ordre chrétien qui semblait être le seul moteur de la pensée. Le peuple déicide ne pouvait plus être écouté et la preuve que les juifs s'étaient fourvoyés c'était justement leurs *interprétations folles* de l'Ancien Testament.

Sur ce point précis on mesure combien la question de l'écriture clignote comme le point d'orgue d'une rupture qui en aucun cas ne pouvait se vivre comme un éloignement. Ce qui se vécut *selon les écritures* dans la religion de la parole n'avait pas d'autre outil que celui d'une interprétation utilisée dans le registre d'un déchiffrement adéquat. La lecture chrétienne n'est pas pour autant engluée dans une frénésie apologétique, une volonté de prouver à tout prix. Celui à qui est arrivé l'événement bouleversant et catastrophique de la Foi ne parle plus que de ce

---

<sup>8</sup> - Chercher la référence

qui l'a glorieusement éreinté. Les échos de tout ce qui le précède ne font plus que raviver en lui ce qui dans sa vie s'est incarné comme messie. S'en dégage une délicate pertinence qui exige qu'on s'y installe sans confort, très éloignée d'un besoin de se rassurer. L'enthousiasme y est aventureux et suggère qu'on y invente un ordre religieux emprunt d'une sensibilité spirituelle insoupçonnée, une attention renouvelée auprès des pauvres. Parce que Christ a souffert la pastorale de malades va bien au-delà du réconfort et prend une dimension liturgique.

### ***La modernité***

On peut pressentir que dans ce décor où se joue le drame et les victoires des âmes se dégage une suffisance sans fatuité. Pourquoi s'interroger sur la spiritualité du voisin et comment ne pas l'oublier quand on plonge définitivement dans une discrète épopée. L'Occident devenait chrétien et le judaïsme entraînait dans l'ombre.

Mais s'agit-il bien d'une ombre ? Oui, certainement du point de vue d'un vécu socio historique. Mais la poésie n'est pas moins vraie. On ne gomme pas les drames historiques quand on imagine que les juifs s'engagèrent si loin dans le royaume de l'écriture qu'ils dépassèrent un horizon au-delà duquel on ne pouvait plus les voir.

Ne restaient que les personnes sociales obligées de s'organiser pour survivre en restant fidèles. Tout d'ailleurs n'est pas lugubre. On garde des traces d'alliance avec les tziganes, ces autres parias. Dans les fêtes foraines, les uns attiraient le chaland en exécutant des *salti*, des sauts périlleux, alors que les autres prêtaient de l'argent en tenant la banque. Ces communautés de saltimbanques persistèrent longtemps.

Il n'y eut donc aucun déclin du judaïsme tout le temps où ils furent ignorés. La fidélité à cette crainte qui fut élevée à la dignité d'une vertu reste le socle, mieux la récapitulation de tout le judaïsme. L'étude resta brûlante et ne fut pas atteinte par les persécutions.

Mais cette continuité infatigable fait surgir une question. Pourquoi cette situation ne se fige-t-elle pas indéfiniment ? Quel événement catastrophique dans l'Occident bien installé se produisit pour que progressivement le judaïsme et la philosophie juive revinrent sur le devant de la scène au point qu'il était devenu impossible de les ignorer ?

Nous sommes tellement habitués à répéter depuis notre enfance que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil en formant une ellipse que les choses semblent aller de soi. Du moins nous y sommes adaptés !

Au point qu'il est bien difficile d'imaginer la catastrophe spirituelle et existentielle que subit la chrétienté et la catholicisme en particulier. Tout s'effondrait. La Terre n'était plus au centre de ce qui l'entourait et la croix n'avait pas été dressée au milieu exact de l'univers. Très vite on comprit que le monde n'avait pas été créé en sept jours et que l'infini ne permettait plus l'assurance d'un fini accompli. La perfection ne présentait plus la satisfaction d'une sphère globale.

L'Eglise mit des siècles à s'en remettre et ne retrouva jamais, sinon sa superbe et sa domination, du moins cet aspect consolant et explicatif qui faisait appel à une profonde méditation.

C'est plutôt du côté de la philosophie laïcisée - sans volonté explicitement militante - que la pensée occidentale prit un nouvel envol avec la naissance des philosophies du sujet, lesquelles firent du doute une vertu. C'est à travers un doute méthodique qui pouvait tout remettre en cause, que Descartes éloigne tout savoir de sa *créance* et parvient à établir le socle d'une vérité solide, étrangère au secours divin de la religion : « Je suis, j'existe ».<sup>9</sup> C'est de là que naquit cette distinction entre le Dieu des philosophes et le Dieu de la Foi, surtout dans les milieux religieux. La remarque ne manquait pas de pertinence, mais très rarement on chercha la raison profonde du nouveau désarroi.

Il convient ici de souligner que Lacan fit d'innombrables références à Descartes et à Kant. Il lui était nécessaire de bien préciser que le *sujet de la psychanalyse* était le *sujet de la science*, non pas l'opérateur des expériences mais le sujet issu de la crise inaugurée par la *modernité*, se nouveau *mode* de pensée coercitif.

Quand il plonge dans l'oeuvre kantienne, on insiste trop peu souvent sur l'immense respect dont il témoigne. Ses critiques sont radicales mais jamais dépréciatives. Il s'appuie sur Kant mais insiste auprès de ses élèves pour les convaincre que le philosophe est un passage forcé de son enseignement. C'est qu'il lui faut rompre avec la sujet de la psychologie moderne qui le réduit à n'être qu'une réalité psychique qu'il suffit d'explorer pour en connaître les rouages dans son rapport au monde. Le sujet lacanien, au contraire, est issu de la parole, il en est l'effet. C'est un être parlant - mieux : « parlé », dit-il - qui n'est repérable que dans la répétition. Le cogito cartésien lui-même s'inscrit deux fois : « Je ... donc je ... ».

Ils sont peu nombreux à avoir mis le doigt - c'est certainement Lacan qui insista le plus - sur le malaise fondamental que rencontra l'Occident. Toutes les représentations s'effondraient et l'épreuve était déjà considérable. Cependant cette modernité s'appuyait sur la science galiléenne, laquelle était issue d'écritures et de calculs, et non à proprement parlé d'une pensée.

Ceci devrait nous mettre la puce à l'oreille. Ceux qui étaient devenus invisibles d'avoir plongé définitivement dans l'écriture revinrent progressivement sur le devant de la scène qu'en fait ils n'avaient jamais quitté. Les synagogues furent probablement ébranlées. Ce que vécut Spinoza dans son *excommunication majeure* fut certainement un drame existentiel considérable. Mais il devint quand même un philosophe juif qu'on ne pouvait pas ignorer. Même si leurs productions divergent, c'est dans un seul et même mouvement qu'il faut lire Descartes et Spinoza, comme ceux qui entamèrent une sortie de la crise que vivait l'Occident.

---

<sup>9</sup> - Notons qu'avec Hume la philosophie anglaise, par d'autres biais, assura le même rétablissement.

Un mouvement irréversible s'installait. De là naquit le mythe d'un peuple sournois et particulièrement intelligent. Comme si le pourcentage d'imbéciles n'était pas le même partout. En réalité la pratique de l'écriture, cet acharnement spirituel, protégea le judaïsme d'une cosmogonie trop prégnante et d'une anthropologie envahissante. L'audace dans les écritures permit de ne pas être outre mesure scandalisé par les écritures de la science qui allait envahir la modernité. En un mot on peut penser que le judaïsme, comme culture ou religion, fut le moins touché.

Les mystiques chrétiens continuèrent leur chemin. Mais il est notoire qu'encore aujourd'hui l'Eglise - l'Eglise visible, et non pas *l'Eglise une, sainte, catholique, et apostolique*, celle du Credo - se bat contre les dangers de la science, la soit-disant déshumanisation dont elle serait responsable, en défendant une vision de l'homme prétendument dictée de toute évidence par l'Evangile.

Si Lacan insista sur la sainteté et les mystiques pour développer dans son enseignement les brûlures du désir, il le fit également dans le courant de cette très subtile ouverture vers le judaïsme. Il ne s'agissait pas d'un rapprochement, mais il convenait de remarquer que seuls les mystiques ne sont pas trop encombrés par une représentation du monde coercitive. Si les bien-pensants sont toujours sur le qui-vive c'est avec une confiance naïve au regard du caractère univoque d'écritures qui leur conviennent.

A cet égard l'antisémitisme contemporain est plein d'enseignement. Il va falloir faire avec les juifs, et ce pour toujours ! *Ils sont partout* et mieux vaut garder ses distances. Distances d'ailleurs très alambiquées puisque rien n'empêche de jouer au tennis avec un médecin juif. En fait, plus qu'il n'y paraît - les vociférations existent aussi - c'est un antisémitisme intériorisé.

Marcel Proust, dans la *Recherche du temps perdu* n'a pas son pareil pour décrire cette disposition. Au soir d'une réception chez le prince et de la princesse De Guermantes se présente leur vieil ami Swann, le juif *intégré* et membre du Jockey club. Mais aussitôt le prince l'entraîne vers la fontaine. Tout le monde s'imagine qu'il va délicatement le refouler parce qu'il est dreyfusard. Et là les langues se délient : on reçoit ces gens-là chez soi, et c'est alors qu'ils vous trahissent à la première occasion. En fait le prince voulait annoncer à Swann qu'après une longue et douloureuse réflexion il croyait Dreyfus innocent ...

L'antisémite contemporain ne manque pas d'arguments mais il ne sait pas pourquoi. Il y pressent une aisance qu'il ne connaît pas. Ce cadre n'est pas mondain, loin de là ! Mais une différence insaisissable et muette souligne ce qu'ils appellent une *origine*. Même ignorant les choses de la religion et vaguement croyant envers un hypothétique au-delà, celui qui se présente dans sa normalité entrevoit chez le juif une autre manière de se tenir devant les mystères, que ce dernier soit croyant ou athée. Même indifférent il doit avoir une manière bien à lui de s'en moquer. Et dire que ce n'est pas faux ! Mais c'est insupportable pour ceux qui refusent la castration ...

Le nazisme présente une autre dimension. C'est probablement la seule idéologie à avoir hissé le mal à la hauteur d'une culture. Car ce fut une culture, vouée à l'échec de ses impasses,

mais qui savait analyser les signes, là où les autres les pressentaient confusément. Pour galvaniser les foules ils prêtèrent aux juifs tous les défauts du monde. Mais eux seuls avaient surtout saisi que le judaïsme respirait la modernité avec une intelligence qui ne venait pas de son génie mais d'une attitude qu'il cultivait depuis la sortie d' Egypte.

Il faut mettre en parallèle leur antisémitisme avec l'ignorance de la science. Leurs recherches diaboliques ne furent pas sans effets car ils savaient manipuler et faire des expériences. Mais ce qu'il est convenu d'appeler *l'esprit scientifique* leur échappait absolument.

On comprend mieux en quoi Lacan fut à ce point insistant sur la naissance de la science physique. Il suivait Freud à la lettre, toujours. Ce dernier avait l'ambition de fonder une science, et Lacan reprit donc le flambeau, mais par un autre biais. Le rapport de la science à l'objet lui semblait encore obscur, si bien qu'il pensait que le discours scientifique ne s'était pas encore épanoui suffisamment. Il insista donc sur la logique et la topologie qui, en principe, favorise cette logique.

Nous ne cherchons pas ici un enchaînement transparent, encore moins un résumé. On peut dire cependant que les ceux qui vécurent de l'écriture et les mystiques qui cherchaient par leur trouvailles rhétoriques à témoigner ce qu'ils ne pouvaient taire, trouvent dans le lacanisme une terre particulièrement accueillante.

### ***Le Monothéisme des pauvres***

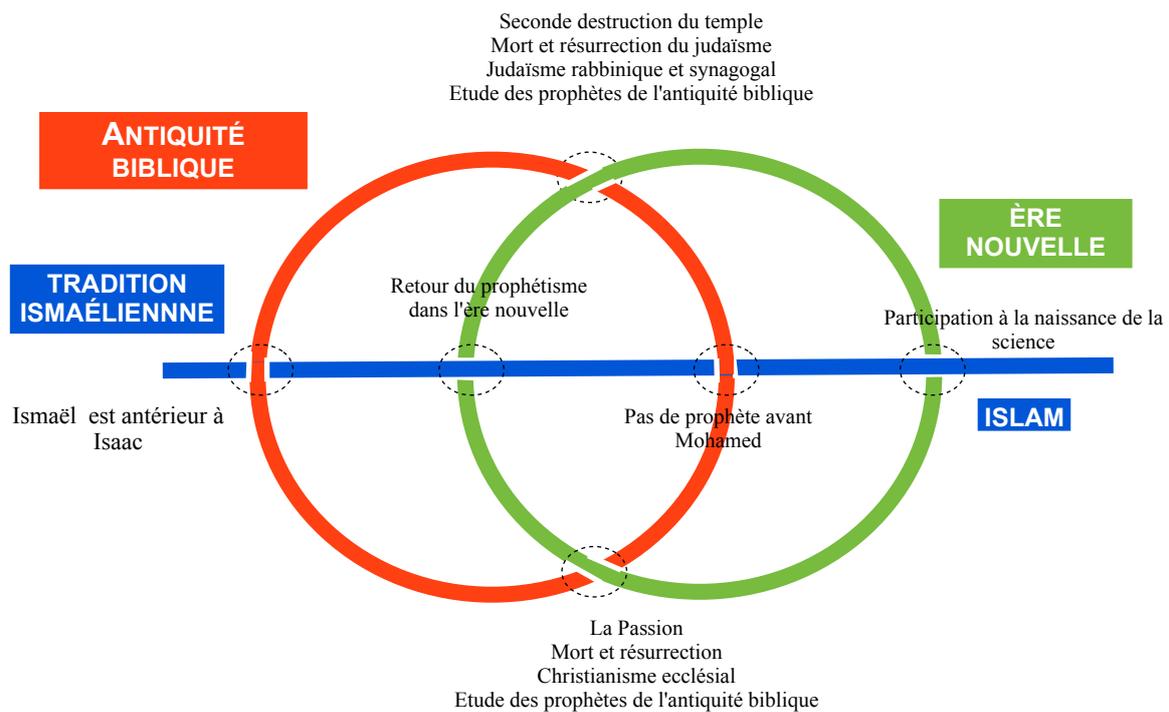
De l'Islam nous ne pouvons rien dire, du moins pour le moment, et nos fils ne verront peut-être pas non plus à la naissance. Ce troisième monothéisme se tord des douleurs de l'enfantement car les guerres, les injustices des deux côtés, les tortures, et les millions de morts seront le prix à payer. Les historiens, les économistes et les politologues ont le devoir d'apporter inlassablement leurs analyses et leurs propositions. Mais rien n'y fera, hormis quelques apaisements. Malgré la banalité du propos il ne faut pas hésiter à dire : « Il se passe quelque chose ! ». Ajoutons quand même : « Il se passe quelque chose dans l'histoire des trois monothéismes ». C'est déjà plus mystérieux.

Freud et Lacan furent particulièrement discrets sur l'Islam. Le mépris n'y était pour rien. Ils suivirent la piste, non pas de leurs origines, mais de leur de départ. D'autant que le souci de Lacan fut surtout de tirer le catholicisme vers le judaïsme.

Ceci dit une seule allusion de Freud suffit peut-être pour élargir considérablement la question. A condition cependant d'épaissir l'apparente banalité du propos. Il fait remarquer qu'à sa naissance l'Islam connut une éclatante prospérité culturelle mais qu'elle fit long feu et s'éclipsa ensuite de l'histoire de l'Occident. A un point tel qu'aujourd'hui encore un grand nombre de nos contemporains y voient une religion orientale.

Mais Freud ajoute que cet apparent déclin est provoqué par le fait qu'ils n'ont pas tué leur prophète, et que le meurtre du père ne s'est pas réalisé pleinement.

Mais alors pourquoi et comment ce monothéisme a-t-il perduré et pourquoi n'a-t-il pas disparu ? En quoi se tient-il, et surtout que tient-il ?



Il convient maintenant de revenir à ce *savoir un bout sur l'amour* qui obligea Lacan à faire usage de la topologie. Encore une fois, nous ne sommes pas en présence d'une discipline nécessaire. Elle est là seulement pour aider ceux qui ne peuvent pas enfour quelque chose qui leur trotte dans la tête de puis longtemps.

Nous l'avons vu, la barre qui traverse l'ère Antique et l'ère nouvelle est en fait un immense rond qui dont les extrémités se rejoignent à l'infini. Ce n'est qu'une image mais elle convient bien à l'Islam puisque « Dieu est grand ». Précisons cependant que si nous sommes obligés de le citer en troisième, il n'a pas de pouvoir nouant spécifique.

Durant tout l'Antiquité biblique, la *barre* passe sous le premier rond. On dirait que la tradition ismaélienne est écrasée par la seule histoire du peuple juif. Il doit y avoir de très nombreuses méditations sur Ismaël ce premier né dont on dirait que personne ne parle. Mais le texte biblique nous invite énergiquement à le commenter sans fin et surtout à ne pas cacher notre interprétation.

Que serait l'histoire de ce peuple *sorti d'Egypte* s'il était seul à produire et garder son secret ? Il y a là comme un débordement, un au-delà, une couche tout aussi insistante pour dire l'emprunte pénétrante de la Bible qui brossa à l'intention de l'humanité le profil d'un destin insoupçonné. Sans ce terreau ismaélien on pourrait n'y voir qu'une saga.

Or si l'on suit Freud Abraham n'a peut-être jamais existé. Moïse l'Égyptien, ne pouvant supporter le déclin du monothéisme qu'il avait connu et le retour d'un clergé polythéiste, se choisit un peuple, les *Hébreux*, à qui il proposa de sortir de l'esclavage en vue d'une terre promise et à conquérir. C'est la sortie d'Égypte qui constitua le premier événement. Freud n'est pas le seul et un certain nombre d'historiens étudient cette perspective.

Tous les récits antérieurs à Moïse auraient été composés par les auteurs bibliques, et représenteraient une reconstruction cohérente de l'Histoire susceptible d'épaissir la spiritualité naissante.

Mais alors l'épisode d'Ismaël devient encore plus émouvante. Que serait le sacrifice d'Isaac s'il n'était pas précédé par ce premier né dans les bras de cette esclave répudiée mais protégée dans son errance par l'Ange du Seigneur. On y verrait sans doute la trace d'une des premières interdiction de sacrifices humains. Mais l'épisode serait aplatie et on y comprendrait une simple mise à l'épreuve d'Abraham. Or l'Ange du Seigneur continue à protéger ces descendants d'Abraham. Le texte biblique laisse entendre que le peuple élu est certainement le garant de la Révélation mais qu'ils ne sont pas les seuls à pressentir un monothéisme inespéré.

Le troisième rond passe bien en dessous de celui de l'Antiquité biblique et semble rendu muet et écrasé, mais il est surtout un humus qui nous interdit de voir les auteurs bibliques comme des gens détachés dans un superbe isolement, enrichissant leurs méditations de ruminations nationales.

Il passe ensuite au dessus de la nouvelle ère sans avoir participé à son avènement. Le retour du prophétisme dans ce contexte est un événement considérable. Non qu'il soit enterré, car dans le judaïsme comme dans le christianisme, c'est un thème d'étude et de méditation, presque de ventilation qui ne faiblit pas. Mais on a tendance quand même à se tourner vers les prophètes de l'Antiquité. Le surgissement de Mohamed, la qualité de son enseignement, n'est pas incompréhensible, mais ne cesse pas de surprendre. L'Islam se propagea avec les marchands caravaniers et la tendance guerrière eut également une part importante dans la progression de ce troisième monothéisme. Ceci dit, sans la profondeur spirituelle de Coran, rien ne se serait passé.

Ce troisième rond passe cette fois deux fois au dessus du cercle de la nouvelle ère. La première intersection représente l'arrivée de Mohamed dans l'Histoire. Il n'écrase pas ni ne met à mal cette configuration mais il marque aussitôt un épisode inoubliable. Ajoutons également que sans les deux monothéismes qui le précèdent, cet enseignement n'eût été qu'une divagation intéressante, riche de remarques nouvelles sur l'antiquité biblique.

Parallèlement il est capital de s'étonner et d'interroger encore aujourd'hui la fulgurance de l'essor intellectuel et culturel de L'Islam à ces débuts. Une des rares fois dans l'histoire de l'humanité, de hauts dignitaires musulmans surent attirer et mobiliser des savants venus des trois monothéismes. Cette religion a donc contribué pleinement à l'avènement de la science et à l'essor de la modernité. La nouvelle ère pouvait tenir quelques siècles, mais si elle n'avait

pas été achevée par la crise galiléenne elle aurait disparu comme s'évaporent les phénomènes étranges. Le savoir musulman, ses chiffres et son optique, étaient indispensables à l'ébranlement du savoir occidental.

Tout le monde sait cela, mais si nous suivons encore notre montage borroméen on est amené à prétendre que c'est à l'Islam qu'il revient d'articuler le nouage permettant que cela tienne bon. Au moins trois ronds pour faire un noeud boroméen. Comme les deux précédents, il n'a pourtant aucun privilège nouant. Les trois ronds doivent être identiques et égaux dans leur « fonction ». Grâce au troisième monothéisme il n'est plus question de hiérarchiser les religions, comme si l'une d'entre elle avait une part de révélation amoindrie.

On parle trop vite du déclin de l'Islam sous prétexte que son éclat intellectuel s'est manifestement obscurci. Mais on veut ignorer qu'il perdura en devenant la religion des pauvres. Il est la preuve éclatante que le monothéisme n'est en rien une méditation réservée à des élites.

Dans certains milieux éclairés on aime présenter cette religion comme la « synthèse » du judaïsme et du christianisme. l'idée est loin d'être prétentieuse. Cependant, dans la mesure où pour encore très longtemps, nous resterons dans un climat apologétique le terme même de synthèse se présente comme la résolution de la thèse et de l'antithèse, ces deux dernières étant considérées alors comme des étapes inachevées.

Puisque le nouage boroméen est présenté dans un temps chronologique, on peut préférer pour l'Islam son pouvoir de nouage. Eux aussi en *savent un bout sur l'amour*.

Dans ces conditions, la remarque de Freud doit être prolongée. Effectivement le meurtre du Prophète n'a pas eu lieu, mais que voudrait dire un acte sanglant dans la nouvelle ère ? Il est probable que le *meurtre du Père* prendra d'autres formes. Un nouvel Islam, long et catastrophique, se prépare. C'est peut-être par ce biais que le mystère du Père pourra s'insinuer.